

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-752-J-ai-la-chance-d-avoir-un-bel-avenir-derriere-moi.html>



I.D n° 752 : J'ai la chance d'avoir un bel avenir derrière moi

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 23 mai 2018

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

On ne résiste pas longtemps à un recueil qui s'ouvre sur des paroles aussi engageantes que : *J'aimerais vous offrir des frites*, titre du premier poème. Et la suite confirmera que *Les Ronces* (au [Castor astral](#)) nous introduit dans l'oeuvre d'une poète à part entière, sans qu'il soit besoin de mettre en avant, pour en justifier la publication, *les nombreux romans* que Cécile Coulon a écrits (et non *commis*, comme bêtement indiqué en 4ème de couverture), et qui lui valent déjà une flatteuse réputation.

Les derniers vers de ce même poème-récit, qui se noue autour d'*une barquette de frites tièdes et d'un Coca sans glace*, donnent l'orientation de la démarche :

Je voudrais que la poésie soit aussi naturelle à ceux
qui m'entourent que l'émotion
qui jaillissait cette nuit-là, devant cette place,
avec cette facilité improbable des moments qui n'auraient pas dû être,
qui furent tout de même, mal fichus , débordants de grâce
et de paroles impossibles.

Passage programmatique, qui nous amène dans le voisinage de la poésie américaine de Bukowski ou de Carver, française aussi, de François de Cornière et de Thomas Vinau, tous auteurs figurant sur le catalogue du même éditeur.

De même façon, Cécile Coulon s'attache à ces riens qui colorent notre vie, à des banalités émouvantes qui brillent comme des pépites dans nos souvenirs, de ceux qui nous reviennent par surprise un jour de solitude, ou un soir de conversation entre copains, et à propos desquelles on soupire : *Comme c'est loin / maintenant*. Ces moments, l'auteure les narre avec un certain bagout, un entrain communicatif, en des soliloques versifiés et prosaïques, anecdotes là d'une vie d'écrivain, qui tournent ici à la chanson de la mal aimée (de celle qui aime mal, aussi), quand ils ne nous ramènent pas à ce centre du monde qu'on apprend à connaître, Eyzahut, village auvergnat à propos duquel la poète confie : *Je reviens à moi-même quand je reviens à toi* :

C'est un village boursoufflé de maisons basses
un château une église et des chiens
qui aboient sur la place
les enfants à quatre heures
vont fumer dans les bois
C'est là que je suis née
dans la paume de cette france
où les araignées soupirent
l'hiver
au fond des salles de bains
mes granges écroulées m'appellent
je m'ennuie loin du foin

Tout au long de ses pages, qu'on lit souvent gorge nouée, se dessine le portrait d'une personnalité attachante, d'une vive sensibilité, inquiète de *ne pas coïncider avec elle-même*, mais aussi bien attentive aux autres, aux inconnus du *Buffet de la gare* ou endormis d'un *wagon maigre d'un train sans première classe*. J'extraits du poème *Noël* deux strophes exemplaires de cette émotion vibrante et contrôlée, qui fait le prix de *Ronces* :

Tu n'es pas en aussi bonne santé que tu aurais voulu.
La maison est propre mais pas tout à fait jolie.
La table est correctement mise mais la viande a trop cuit.

Noël est venu si vite que tu n'as pas eu le temps
de te faire à l'idée qu'il y avait quelqu'un, à sa place,
devant son assiette, qui riait et lançait des yeux malins
autour de lui
Ce quelqu'un n'est plus là et jamais tu n'y aurais cru,
qu'il partirait avant toi, jamais l'année passée
quand tu lui tendais les plats et plongeais tes mains
dans l'eau savonneuse de la vaisselle
après minuit,
jamais tu n'aurais pensé que nettoyer ces verres
et ranger ces couteaux et secouer cette nappe
serait des dernières fois,
jamais tu n'aurais pensé ne plus faire ces gestes avec lui.
Ces cadeaux te gênent parce que tu voudrais simplement
dormir une heure de plus
Tu es moins maigre que tu aurais voulu.
Personne ne t'a embrassé sur la bouche depuis des mois.
Tu penses aux pompiers, aux infirmières,
aux médecins de garde,
tu penses à la caissière du cinéma.
Ils ont des petites bouteilles de mauvais champagne
dans leur salle privée.
Ils vont sauver quelqu'un d'autre et personne ne viendra,
eux, les sauver.

Post-scriptum :

Repères : L'intitulé de ma chronique reprend le premier vers du poème *Ronces*, qui donne son titre à l'ensemble de l'ouvrage de **Cécile Coulon**, au [Castor Astral](#). 166 p. 15Euros.